

si la « Titan » de Mahler (1980) est d'une pâte complaisamment roborative, la « Rêves d'hiver » de Tchaïkovski (1992) déploie une opulence qui fait peu de place à l'introspection. Même constat pour la 7^e de Bruckner (1988) dont le rhapsodisme indifférencié vire au contresens, tandis que l'athlétisme de la 60^e de Haydn (1987) en muselle la verve.

C'est un Ozawa affranchi de sa vénération pour Karajan que nous donne à entendre le Blu-ray. Ouvrage dans lequel il avait déjà subjugué le public berlinois en 1984, *Elias* de Mendelssohn (2009) est dirigé avec un souffle rare que relaient les prestations remarquablement incarnées d'Annette Dasch, Nathalie Stutzmann et Matthias Goerne. En dépit d'acointances plutôt limitées avec l'univers de Bruckner, Ozawa ne dirige pas la 1^{re} (version de Linz, 2009) en touriste et sait en restituer l'ardeur crâneuse. L'Ouverture d'*Egmont* de Beethoven, au ton de confession, et la *Fantaisie chorale*, où Peter Serkin diffuse un mélange singulier d'intimisme et de solennité, proviennent, elles, de l'ultime (et à ce titre émouvante) apparition d'Ozawa au pupitre des Philharmoniker, en avril 2016.

Hugues Mousseau

ANTOINE PRÉAT

PIANO

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ « All that surrounds us ». FAURÉ : 3 Romances sans paroles op. 17. BEFFA : *Enigme, pour voix et piano**. RAMEAU : *Suite en sol majeur*. DEBUSSY : *Images (Livres I et II)*.

RAVEL/SILOTI : *Kaddisch*.

*Marie Oppert (voix)**.

Naïve. Ø 2023. TT : 1 h 07'.

TECHNIQUE : 4/5



Antoine Prétat fut, entre autres, l'élève de Ludmila Berlinskaïa, Philippe Casard, Boris Berman et Cédric Pescia. A vingt-six ans, le pianiste montre avec ce premier album qu'il n'a pas seulement l'art d'agencer un programme. Dans les juvéniles *Romances sans paroles*, hommage évident à Mendelssohn, c'est bien Fauré qu'il nous fait entendre, avec ses contours sinueux, son effervescence légère et diffuse. Loin de certaines lectures pesantes (Pennetier) ou rigides (Rogé), Prétat conjugue générosité, chaleur du

chant et éloquence, et sait mettre en valeur les voix médianes.

Si, dans la *Suite en sol majeur* de Rameau, il ne retrouve pas tout à fait le foisonnement et la vitalité (*L'Égyptienne*) d'un Tharaud (HM), on admire la beauté des proportions et des nuances (*L'Enharmonique*). Enigmatique et spectral, *l'Hommage à Rameau* de Debussy convient mieux à la subtile réserve de l'interprète. *Reflets dans l'eau* gagnerait à plus d'éclat et de lumière, mais un geste raffiné et précis, un savant étagement des timbres, sont à l'œuvre dans *Cloches à travers les feuilles*. Belle idée d'essaimer *Enigme* : ces trois mélodies de Karol Beffa, sur des textes de Rousseau, Verlaine et Susie Morgenstern, sonnent comme autant d'épures dans la voix de Marie Oppert. C'est en revanche au piano seul, dans l'arrangement de Siloti, qu'il égrène le *Kaddisch* de Ravel, dont les sonorités singulières offrent une noble conclusion à ce beau récital. **Bertrand Boissard**

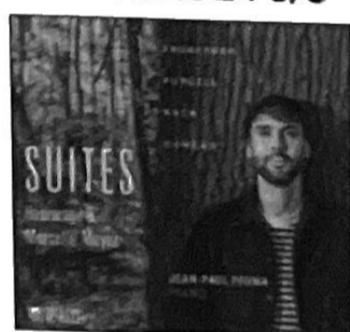
JEAN-PAUL PRUNA

PIANO

Ψ Ψ Ψ Ψ « *Hommage à Marcelle Meyer* ». FROBERGER : *Suite XX*. PURCELL : *Suite Z 661*. BACH : *Suite française n° 4*. RAMEAU : *Nouvelles Suites pour clavecin (Suite n° 1)*.

Hortus. Ø N.C. TT : 1 h 07'.

TECHNIQUE : 3/5



Chef de chant reconnu, Jean-Paul Pruna joue, pour son premier album, un très beau Pleyel

de 1909 dans une suite de *Suites* des XVII^e et XVIII^e siècles, en hommage à Marcelle Meyer, qu'il érige en pionnière. A tort : avant elle, Couperin, Handel et Rameau figuraient régulièrement aux programmes d'un Raoul Pugno.

Commentant en 1903 un concert de celui-ci, un critique américain attribuait au défaut d'ampleur des pianos français quelques qualités de son jeu : « un rythme élastique, une subtilité d'accents, un sens dramatique des contrastes émotionnels ». On retrouve cette contrainte et ces vertus dans le jeu de Pruna, assorties d'une excellente connaissance du vocabulaire baroque : arpègements, croches inégales, ornementation sonnent très idiomatiques, non